

Préface

« *Le dernier et le premier des Européens, et le meilleur prophète de l'avenir pour n'avoir rien oublié du passé.* » Ainsi écrit l'historien Pierre Chaunu à propos d'Otto de Habsbourg.

Cette seule phrase pourrait servir d'introduction aux entretiens que celui-ci a accordé à Jean-Paul Picaper, Béarnais malicieux, correspondant du *Figaro* à Bonn, et devenu l'un des meilleurs connaisseurs de la politique allemande et de la culture germanique. Mais la qualité même de la formule de Pierre Chaunu risquerait d'être trompeuse : elle cisèle une belle statue, alors que, dans ce livre, nous sommes d'abord en face d'un homme. Et quel homme !

Il naît à Vienne le 20 novembre 1912, dauphin de la famille régnante, dans le plus grand et le plus vieil empire d'Europe « *héritier*, écrit Jean-Paul Picaper, *de presque mille ans d'histoire européenne* ».

Un millénaire d'alliances familiales qui, des Bourbons aux Bragances, ont enrichi son sang de tous les peuples d'Europe. Quand il atteint l'âge de raison, la guerre a déchu sa famille et détruit l'empire séculaire. D'autres auraient succombé à la tentation de l'anonymat, de la revanche ou du romantisme. Le jeune Otto de Habsbourg a préféré se donner, comme devise personnelle, un dicton de chasseur : « *Ne pas tirer, c'est aussi manquer son but* ». Car très tôt, il a considéré que son nom « *comportait beaucoup plus d'obligations que de droits* ». L'Histoire, longtemps généreuse pour les siens, lui enlevait à jamais le pouvoir ? Il était trop orgueilleux pour se contenter de la gloire. Il décida de consacrer sa vie à servir son peuple — c'est-à-dire ses *peuples* — comme pour leur rendre un peu de

ce que ses ancêtres en avaient reçu. Et voilà comment l'héritier de la plus puissante famille impériale d'Europe est aujourd'hui un simple député bavarois au Parlement européen.

Sa traversée d'un siècle inouï de lumières et d'horreurs aura été un parcours sans faute — j'entends, sans faute de jugement sur les grands débats politiques qui ont divisé ses contemporains. Et son destin est au-dessus du talent du meilleur biographe, comme du romancier le plus imaginaire.

Enfant, Otto voit son père, Charles de Habsbourg, le dernier empereur de notre continent, essayer en vain de réformer et de sauver cette Autriche-Hongrie, à laquelle Clemenceau et les héritiers français du jacobinisme n'ont rien compris, alors qu'elle aurait pu être un modèle original de coexistence des peuples d'Europe centrale. Adolescent, il assiste à l'un des premiers meetings d'Hitler au Bülowplatz. Von Hindenburg lui raconte ses souvenirs de la guerre de 1870. Il connaît l'exil, tout d'abord au Pays Basque près de Guernica, puis en Flandre, où il se fait appeler duc de Bar en référence à son héritage bourguignon-lorrain — il se mariera plus tard à Nancy. Devenu chef de famille à dix-huit ans, il fait ses études à l'université belge de Louvain. À vingt-six ans, il écrit au chancelier von Schuschnigg pour le mettre en garde contre les projets d'Hitler, dont il devient l'un des ennemis intimes : le Führer baptisera l'invasion de l'Autriche du nom de code d'« opération Otto ».

Après la campagne de France, il essaie de faire traverser l'Atlantique à des dizaines de milliers de juifs fuyant la barbarie nazie. Il a plus de chance auprès du dictateur dominicain Trujillo que de l'administration américaine de l'époque. Le voilà apatride : « *Je sais aussi*, dit-il sobrement, *ce que c'est de vivre sans passeport* ». Pendant et après la guerre, il plaide auprès de Roosevelt la restauration d'une Autriche indépendante et défend les intérêts de la Hongrie, comme ceux des Allemands des Sudètes en Bohême et Moravie. Il se heurte à l'incompréhension de Truman, dont il a pourtant partagé la maison à Broadmore, ainsi qu'à celle d'Anthony Eden, dont le flegme britannique se crispe alors jusqu'au mépris : « *Qu'est-ce*

que l'Autriche ? Cinq Habsbourg et quelques centaines de juifs ».

La mort dans l'âme, il doit signer sa renonciation à toute prétention au trône d'Autriche, pour avoir le droit de revenir dans son pays pourtant redevenu libre. Aujourd'hui encore ses deux frères sont bannis d'Autriche et ses biens familiaux ont été confisqués à jamais.

Installé à Pöcking, en Bavière, avec la nationalité hongroise, qu'il avait conservée sans le savoir, il acquiert un passeport allemand par protection, grâce à sa carte de membre de... l'Institut de France ! Cela lui permet d'être candidat en 1979 à la première élection du Parlement européen au suffrage universel. Ainsi, après avoir lutté contre l'hitlérisme et le stalinisme « *ces deux dragons auxquels aucun Siegfried n'a osé faire face* », il peut se consacrer entièrement à l'œuvre de sa vie : l'union européenne, qu'il conçoit, non pas comme un super-État unitaire, mais comme une communauté de nations libres surmontant le vertige nationaliste : il aime à rappeler la phrase de Franz Grillparzer pour qui on peut aller « *de l'humanité à la bestialité en passant par la nationalité* ».

Cette vie si bien remplie, ou, plutôt, cette multiplicité de vies en une seule existence d'homme, ont fait de lui un témoin unique des grands événements du siècle.

On lira, avec passion, ses récits de la guerre, de l'exil, ces premières années de la libération de l'Autriche, de la naissance et de la mort de la Tchécoslovaquie. Sa longue familiarité avec le passé a laissé intact son enthousiasme d'adolescent pour toutes les expressions de la vie, pour les permanences des tempéraments nationaux, comme pour les ruptures soudaines qui jalonnent notre Histoire. Cet homme chaleureux a vu toutes les fées de son berceau se transformer en autant de sorcières. Pourtant, il est resté au-dessus de toute forme d'amertume. Et il porte sur les hommes un jugement de clinicien. Avare d'éloges — sauf pour Roosevelt, de Gaulle, Vaclav Havel et son ami Franz Josef Strauss —, il est impitoyable pour ceux que les historiens ont trop longtemps surestimés, tels Benès. Après avoir organisé à l'été 1989 le grand pique-

nique qui a servi de prétexte à la première brèche du rideau de fer en Hongrie, il n'est pas tendre avec les chefs d'État européens qui ont tardé à comprendre l'aspiration allemande à la réunification.

On pourra regretter que ces entretiens laissent dans l'ombre une autre des vies d'Otto de Habsbourg : celle de grand reporter, dont il a tiré de multiples ouvrages, et qui a enrichi encore sa connaissance des peuples. Dans un de ces essais, « *Européens et Africains : l'entente nécessaire* », écrit en 1963, au lendemain de la décolonisation, il portait, sur l'aide au développement, un jugement critique que les dirigeants européens auront mis près de trente ans à partager. Trop souvent inspirée par un sentiment de culpabilité inconscient, « *l'aide*, écrit-il, *qui n'est, en vérité, qu'une réparation tardive, n'atteint pas le but escompté. Elle ne fait que rappeler le souvenir amer d'un passé révolu. Les bénéficiaires la considèrent souvent comme un méfait nouveau* ».

L'année précédente, l'infatigable globe-trotter s'était déjà fait remarquer en publiant *l'Extrême-Orient n'est pas perdu*. Il invitait les Européens à voir l'Asie au-delà des images de misère de Calcutta et des discours neutralistes. « *En dépit du battage, l'autre Asie vit, agit, est forte. Elle ne nous regarde pas avec envie ou inimitié, parce qu'elle se considère comme notre égale. Elle n'a pas de complexes, bien qu'elle dérrange les clichés établis. On ne pourra l'ignorer à la longue.* » Combien d'observateurs ont su ainsi saluer, dès leur berceau, les « dragons d'Asie » ?

Mais c'est naturellement sa vision de l'Europe qui nous intéresse le plus aujourd'hui. Les analyses que l'on avait lues dans *Bientôt l'an 2000* (1969) et *Naissance d'un Continent* (1975) sont reprises ici de manière plus vivantes et imagées. Entre temps, l'Histoire les a confirmées. Alors que les « pères fondateurs » voyaient plutôt en rêve les États-Unis de la Petite Europe rhénane, Otto de Habsbourg milite pour une grande Europe ouverte à l'ensemble du continent, capable de faire vivre et agir ensemble de vieilles nations, dont l'identité survivra mieux au sein d'une même communauté politique. Il nous

rappelle que l'empire des Habsbourg, comme l'empire ottoman, ou même auparavant la Bourgogne médiévale, avaient eu le mérite de permettre de telles coexistences. Il est vrai, dit-il avec un sourire malicieux, que « *l'esprit des Habsbourg n'était pas cartésien* ». Il ajoute : « *On protestait contre le régime de l'empereur François-Joseph, non pas parce qu'il opprimait des nationalités, mais parce qu'il empêchait les nationalités de s'opprimer réciproquement* ». De là, sa passion à essayer de traiter, à temps, les problèmes de minorités nationales qui ont ressurgi dans toute l'Europe centrale et orientale avec la fin du totalitarisme communiste. Comment comprendre, en effet, qu'après un siècle, parfois plus, de pratique de la démocratie, des droits de l'homme, de la tolérance, les pays de l'Europe occidentale aient laissé s'embraser la Yougoslavie en des guerres fratricides que l'on croyait révolues à jamais de ce côté-ci de la planète ?

Cette Europe ne sera pas refermée sur elle-même. En particulier, elle devra entretenir des relations étroites avec le monde islamique de façon à « *faire de la Méditerranée la plaque tournante du monde occidental et non plus sa frontière sud* ».

*

De cette conversation à la fois digne et simple, si grave et pourtant pleine d'humour, se dégage l'image d'un grand stoïcien, de la lignée de Marc-Aurèle. Ou de Charles Quint, le seul empereur d'Europe à avoir abdiqué par sa seule volonté, pour finir ses jours, dans la méditation, au monastère de Yuste. « *Car la vie n'a de sens que dans la perspective de son dernier jour au cours duquel il faudra rendre compte à Dieu.* »

Républicain en Suisse et royaliste en Grande-Bretagne, cet homme qui parle couramment six langues et qui a refusé le trône d'Espagne ne conçoit pas la politique sans un élément de mysticisme. C'est la Hongrie, sa chère Hongrie, qui lui paraît avoir le mieux concilié, depuis l'origine, ce que nous appelons, en France, la laïcité de l'État, avec le mystère, à vrai dire sacré de l'unité nationale : « *le chef de l'État hongrois n'est ni un roi*

ni un président mais la couronne de saint Étienne », dont chaque citoyen est un diamant.

Et c'est ainsi qu'en quinze ans de présence au Parlement européen, le député Otto de Habsbourg est devenu l'autorité la plus influente de cette jeune institution, sur tous les problèmes de politique étrangère. À sa manière unique, faite d'intelligence aiguë des situations les plus complexes, d'autorité naturelle et d'inlassable courtoisie.

Est-il tout à fait sincère lorsqu'il répond que la fonction qu'il aurait vraiment aimé exercer est celle de ministre des Affaires étrangères ? A le voir, à l'entendre, on pense davantage au... président de la République idéal, tel que Victor Hugo l'avait esquissé dans *Choses Vues* : « *Entre pauvre — dans la fonction — et sort pauvre. Chez nous, l'égal de tous les citoyens. Ailleurs, l'égal de tous les souverains.* »

Otto de Habsbourg, ou l'héritier d'un Empire qui n'est plus, devenu l'architecte anonyme d'un Continent qui n'existe pas encore.

Alain Lamassoure
Ministre délégué aux Affaires européennes